

ne rapportant aucun profit quand il est en notre pouvoir de lui en substituer une bonne, sans encourir de grands frais pour faire ce changement. Le mode de tenir les cochons en été, dans plusieurs cas, sur de pauvres pâtures et avec des carcans est très mauvais. Ils pourraient certainement être mis en été sur de bons pâtures, qui seraient clôturés de manière à éviter ces carcans. Ils doivent être tenus bien annelés pour les empêcher de fouiller, et avec un peu d'autre nourriture ils prospéreraient et seraient en bonne condition en été. Je n'ai pas besoin de dire grand' chose des cochons, vu que les cultivateurs généralement connaissent leur traitement mieux que moi. La principale objection est, que la race de cochons n'est généralement pas profitable, et les cultivateurs devraient en introduire une meilleure aussi tôt que possible. Les cochons ayant des petites têtes et des pattes courtes paient mieux pour la nourriture qu'ils consomment que ceux qui ont la tête grosse et les pattes longues. Ce qui est le cas dans la plus grande partie de nos cochons en Canada. On pourrait en été paccager des cochons avec avantage, si on les tenait séparément sur de bons pâtures, bien clôturés, et les tenir toujours bien annelés pour les empêcher de fouiller. Les cochons engrasiaient bien avec du trèfle, avec un peu d'autre nourriture tous les jours, et de l'eau ou autre breuvage constamment, et un bon abri pour les préserver du soleil et de la pluie. L'engrassement des cochons est très bien compris par les cultivateurs dans le Bas-Canada ; une bonne race de cochons est ce qu'il y a de plus nécessaire, pour remplacer celles que nous avons qui ne rapportent aucun profit. Je désire qu'il soit possible d'améliorer nos bêtes à cornes, nos moutons et nos races de cochons et nous n'aurions pas beaucoup à se plaindre des animaux dans le Bas-Canada.

Wm. EVANS.

Côte St. Paul, 13 déc., 1855.

—:—  
LE SAULE A PANIER.

M. C. N. Bement dans une communication dans le *County Gentleman*, dit : L'est-*pêce* la plus estimée par les faiseurs de paniers est le *salix viminalis*, ou le saule vert européen. Il croît vite, et les rejetons deviennent très longs, ce qui le rend très utile pour faire des paniers. Les feuilles sont longues et étroites, d'un vert bleuâtre sur le dessus et grison sur le dessous. C'est la variété que je cultive, et elle est meilleure que toutes les autres pour faire des paniers et courir des bouteilles. Un acre, proprement planté sur un sol convenable rapportera d'après le meilleur calcul d'un et demi à deux tonneaux par acre.

W. C. Haynes, dans le *Hunt's Merchants Magazine*, dit : "Deux acres rapporteront, après les dépenses payées, \$333.75." Dans un article de Charles Downing, écr., de Newburgh, N. Y. Copié dans le *New England Farmer*, il dit, le saule croîtra dans n'importe quel sol, et réussira dans

beaucoup de sols, mais il ne donne beaucoup que dans ceux qui lui conviennent bien. Il aime l'humidité, mais il n'aime pas l'eau stagnante plus près qu'un pied de la surface, pendant sa croissance. Une inondation dans l'hiver non plus qu'en été ne peut pas nuire, pourvu qu'elle s'écoule. Sur un sol bas, riche, sablonneux ; couvert d'eau ou non, tel que le sont plusieurs fonds, assez profond pour que les vents ne puissent l'atteindre, les racines ne peuvent trouver de l'humidité si on ôte les herbes courantes, et il y croîtra vigoureusement et produira de trois à quatre tonneaux par acre. Un bas fond plan, sur lequel on vient de faire une récolte, si on a soin de le bien préparer et planter, rapporterait là et après la seconde année une récolte que rien ne pourrait approcher, et avec une certitude qui ne se rencontre pas dans aucune autre récolte.

Un correspondant du *New England Farmer* ; qui souscrit lui-même W., en commentant le compte-rendu d'un correspondant, Hingman, qui disait qu'il avait récolté neuf tonneaux à l'acre, dit : "L'osier doit avoir été passé vert, et avec l'écorce, vu que la production d'un acre étant de trois tonneaux d'osier, dans un état convenable pour le marché, (c'est-à-dire pelé, sec, et attaché en petits paquets) est considérée très satisfaisante, et plus que moyenne. En passant seulement, dans sa culture le cultivateur, dans les rangs, on peut récolter de deux à deux tonneaux et demi et c'est très profitable. Comme la quantité que l'on peut raisonnablement attendre d'un acre détermine beaucoup le profit de la culture, j'ai cité les messieurs ci-dessus et je pense que nous pouvons faire un calcul sûr de leur compte-rendu. Quant à M. Bement, nous avons pensé que nous pouvions retirer de un et demi à deux tonneaux par acre, il fit probablement son expérience sur un sol pauvre. Ses rejetons, d'après un état, ne venant que de trois à cinq pieds de hauteur la seconde année. Tandis que mes saules, de la même espèce, sont venus de cinq à neuf pieds la seconde année, les deux années que j'en ai fait l'épreuve. Et d'autres plantations dans les environs donnent les mêmes signes d'adaptation du sol et du climat, pour la culture heureuse du saule à paniers.

John Fleming, jr., de Sherburn, Mass., cultivateur expérimenté et manufacturier du saule osier, préfère un terrain élevé pour la culture du saule à aucune autre, pour le profit de la plantation. J'ai confiance au sol humide du Vermont, si convenable à l'herbe, qui, s'il était bien cultivé produirait de grosses récoltes de saule à paniers, soit sur les terrains bas ou élevés. Et si quelqu'un veut visiter ma plantation de quatre acre, je pense qu'il sera satisfait de la perspective de mon succès comme je l'ai dit ci-dessus. Et je m'accorderais avec M. Bement quand il dit : "D'après mon expérience je suis pleinement convaincu que les saules peuvent être cultiés avec profit,

pour moins de cinquante piastres par tonneau."

M. Fleming, dans son adresse devant la Société du Comté de Norfolk, en 1852, dit, "Le prix des saules est de \$5 à \$7 par cent livres pour l'Anglais, le Français, l'Hollandais et l'Allemand ; et le saule crû ici, ou le saule importé d'Angleterre, se vend \$2 de plus par cent livres.

D'après la meilleure information que je puisse avoir, dit W. C. Haynes dans le *Hunt's Merchants Magazine*, il y a pour quatre à cinq millions de piastres de saules annuellement importé dans ce pays de France et l'Allemagne. Le prix en est de \$100 à \$130 par tonneau. Le prix peut paraître élevé, et cependant il n'est pas suffisant pour la consommation.

Dans l'article ci-dessus, je n'avais pas intention de donner un mode de culture. Pour l'information sur le sujet je réfère le lecteur à la circulaire de G. J. Colby, que j'enverrai, sans charge, à ceux qui s'adresseront à moi.

ERASTUS PARKER.

Waterbury, Vt., 25 oct., 1855.

—:—

MANUFACTURE DE MOULINS A BATTRE DE JOHNSON.

Les prémisses ci-devant occupées par la Compagnie des Chars de Montréal ont été louées par M. Johnson, qui fut aussi l'acheteur d'une grande partie de la machinerie et du bois de cet établissement. M. Johnson ajoute une fonderie aux bâties, et à la machinerie plusieurs machines de grande valeur pour épargner du travail, et a établie une manufacture de moulins à battre sur la plus grande échelle qu'on ait vu en Canada.

La machinerie comprend un moulin à scie pour le gros bois, des scies rondes pour scier, couper et mortailler ; percer, faire doubler mortailler, percer les cylindres et les concavités, machine à couper pouvant diviser une barre de fer de 6 pouces de largeur et d'1 1/2 d'épaisseur comme un morceau de fromage, machine à poignarder, à aplatisir le bois et le fer, avec tours pour les vis et les écrous. En effet toute machine nécessaire pour donner la forme requise au bois et au fer, mue par la vapeur, ne laissant à l'ouvrier qu'à assembler, s'y rencontre. On se propose dans cet établissement de faire toutes ces choses depuis la première jusqu'à la dernière. Dans ce moment on emploie soixante-six hommes, et quand les bâties en voie de construction seront complétées, on en aura besoin de cent, dont les gages se monteront à environ £10,000 par année, outre prix du bois, du fer, du charbon, etc.

Il y aura cinq moulins par années dans la manufacture, et avec quelques addition elle doublera son ouvrage. M. Johnson a eu la chance de se procurer une provision de bois de saison de la Compagnie des Chars, et s'est trouvé en état de faire des affaires avec une bonne quantité d'un article absolument nécessaire.